

CINQUIÈME PÈLERINAGE

DU DIOCÈSE

DE QUIMPER ET DE LÉON

A

NOTRE-DAME DE LOURDES

(11-16 Septembre 1882)



QUIMPER

TYPOGRAPHIE ARSÈNE DE KERANGAL

IMPRIMEUR DE L'ÉVÊCHÉ

CINQUIÈME PÈLERINAGE

DU DIOCÈSE

DE QUIMPER ET DE LÉON

A

NOTRE-DAME DE LOURDES

(11-16 Septembre 1882)



QUIMPER

TYPOGRAPHIE ARSÈNE DE KERANGAL

IMPRIMEUR DE L'ÉVÊCHÉ

CINQUIÈME PÈLERINAGE

DU DIOCÈSE

DE QUIMPER ET DE LÉON

A NOTRE-DAME DE LOURDES

(11-16 SEPTEMBRE 1882)

Le Diocèse de Quimper vient d'accomplir son cinquième Pèlerinage à Notre-Dame de Lourdes. Depuis l'année 1877, jusqu'il y a deux ans, nous avons été fidèles à nous faire représenter, chaque année, aux roches de Massabielle. Des circonstances exceptionnelles avaient empêché, l'an dernier, d'organiser le Pèlerinage diocésain, comme les années précédentes. Mais, même l'an dernier, il ne devait pas être dit que nous ne serions pas comptés parmi les nombreux Pèlerins qui obéissent, chaque année, à cet ordre de la Sainte-Vierge : *Je veux qu'on vienne ici*. Grâce au dévouement et à la sollicitude d'âmes qui ne connaissent pas d'obstacle, plus de 200 Bretons avaient pris place au milieu des Vendéens, rangés autour de leur premier pasteur, Monseigneur Catteau, Evêque de Luçon. — Comment ces Bretons ont été accueillis par leurs frères de la Vendée, — les merveilles d'hospitalité exercées à leur égard, — comment ils ont accompli leur pieux Pèlerinage, — les joies de leur voyage, tout cela, les Bretons l'ont dit à leur retour, et le récit en a été fait dans l'intéressante relation qui a paru, l'an dernier, sous ce titre : *10^e Pèlerinage de la Vendée à Notre-Dame de Lourdes. — Section des Bretons. — Diocèse de Quimper*.

De tous côtés, l'on demandait, cette année, que le Pèlerinage s'organisât d'une manière générale. Partout, en effet,



Document numérisé en 2026

l'on comprend que l'heure est à la lutte, qu'on a besoin de secours, qu'il faut de l'énergie et un noble courage. Chacun sent que le terrain tremble sous ses pieds. L'avenir de la jeunesse chrétienne surtout nous effraie, à bon droit. Cette force chrétienne, cette énergie, ce courage où irait-on les puiser ? Ce secours, à qui le demander ? Ces enfants enfin, qu'un père chrétien sera peut-être bientôt réduit à regarder en pleurant, en regrettant presque le jour où un berceau apparut dans la famille ; ces enfants, sinon immédiatement arrachés à l'influence d'une mère chrétienne, du moins, peut-être, sataniquement jetés dans une école sans Dieu, où, sous le couvert hypocrite d'une prétendue liberté, ils apprendront, peu à peu, à renier leur baptême, — ces enfants, à qui les recommander, à qui demander de les bénir ? — Tout le monde sent le besoin de prier ! Il faut de l'énergie, du courage, il faut des grâces... de nouveau allons à Lourdes !

Le Pèlerinage fut donc décidé pour cette année : on lui assigna pour but spécial *la prière pour l'instruction chrétienne des enfants*, et Monseigneur l'Évêque de Quimper voulut bien le bénir.

On se mit à l'œuvre avec le même entrain que les années précédentes. Mais serait-ce que l'Ange des ténèbres, furieux de voir le Pèlerinage pouvoir prendre pour devise ce cri, que nous avons entendu pousser à Lourdes par nos frères de Touraine :

Bénis, ô tendre mère,
Ce cri de notre foi :
Nous voulons Dieu, c'est notre père,
Nous voulons Dieu, c'est notre roi !

serait-ce, dis-je, que le Démon ait voulu déconcerter les organisateurs du Pèlerinage, ou que la Sainte-Vierge l'ait permis ainsi, afin de mettre l'épreuve à la hauteur des faveurs qu'elle devait accorder : on s'est rencontré, cette année, pour l'organisation, devant des ennuis et des difficultés qu'on n'avait jamais éprouvés.

Ce furent d'abord les Compagnies de chemin de fer qui

assignèrent des heures de départ et d'arrivée absolument inacceptables. Ce ne fut qu'en se résignant à faire le voyage de Paris et de Bordeaux que l'un des membres du Comité put obtenir, à grand'peine, les heures des années précédentes. Mais toutes ces démarches avaient occasionné un retard qui faillit amener d'autres complications.

Enfin, le Pèlerinage fut annoncé, les circulaires expédiées, et les premières inscriptions arrivèrent. Mais elles arrivèrent peu nombreuses, dans les premiers jours. La veille du jour fixé pour la clôture du registre, le nombre des inscriptions était encore fort au-dessous du minimum d'un seul train. L'empressement qu'on avait mis à demander le Pèlerinage, et aussi l'expérience des années précédentes faisaient bien prévoir que les listes se complèteraient le lendemain. A tout hasard, des engagements avaient été pris avec les Compagnies des chemins de fer, pour les deux trains annoncés. Mais rien ne permettait de prévoir ce qui est arrivé. De 400 inscriptions environ, qui existaient le dimanche soir, on arriva subitement au chiffre de plus de 4,800 ! Un troisième train fut aussitôt demandé ; mais il fut refusé, par la raison que la Compagnie manquait du temps nécessaire pour en organiser le mouvement. Tout ce qu'on put obtenir ce fut cent places de plus dans chaque train. Sur de nouvelles réclamations, les deux cents places furent accordées pour les Pèlerins du train de Landerneau ; mais à la condition que cent d'entr'eux viendraient à Quimper, dès la veille, par les trains ordinaires. Des dépêches mal rédigées avaient permis de croire que les deux cents places supplémentaires auraient pu être prises à Landerneau même. Ce ne fut que le vendredi, 8 septembre, qu'on sut exactement à quoi s'en tenir. Il fallut de nouveau prier les derniers inscrits de venir prendre le train à Quimper, après leur avoir donné l'espérance que ce ne serait point nécessaire.

C'était imposer une gêne à laquelle on ne s'attendait plus, et cette mesure, pourtant absolument nécessaire, aurait été de nature à exciter de petits mécontentements, si nos Pèle-

rins, à quelque partie du diocèse qu'ils appartiennent, n'étaient pas toujours des hommes de courage et de bonne volonté. *Pas un*, que nous sachions, qui ait renoncé à son Pèlerinage, parce qu'il lui fallait aller prendre le train à Quimper. Au reste, la Compagnie transportait gratuitement, de Landerneau à Quimper les Pèlerins munis de leurs billets de Pèlerinage. Tout a donc pu s'arranger sur ce point, ainsi que pour les billets égarés ou ayant reçu une fausse destination, et manquant au moment du départ ; et cela, grâce surtout à la bienveillance de MM. les chefs de gare.



Puisque nous sommes au chapitre des ennuis, nous exprimons aux Pèlerins du train de Landerneau tout le regret que nous avons eu de voir ce train arriver assez en retard pour manquer toutes les correspondances. Ils ont eu à supporter encore la fatigue d'une nouvelle nuit d'insomnie ; et plusieurs n'ont pu être chez eux qu'à une heure assez avancée le dimanche matin. C'était pour tous une fatigue, et pour beaucoup un grave sujet de contrariété. Qu'importe ! nous n'avons point entendu de murmure. Les joies de Lourdes étaient trop profondes au cœur, pour qu'on songeât à se plaindre. Ce retard, d'ailleurs, n'était-il pas dû à un incident dans lequel nous avons pu admirer la protection dont Marie nous couvrait tout le long de notre route ? Car, si les difficultés spéciales, causées par une fausse manœuvre, avaient retardé l'embarquement à Lourdes, le retard était dû surtout à l'incident de Champ-Saint-Père.

Dans les rampes longues et rapides qui conduisent de Luçon à Nesmy, la locomotive se trouva absolument impuissante à entraîner le lourd convoi de vingt voitures, toutes au grand complet. Il fallut scinder le train : treize voitures, laissées en détresse, devaient attendre qu'on revint les prendre. Mais, au milieu des embarras que causa cette manœuvre, les freins ne furent pas serrés, ni les roues calées. La légère impulsion donnée par la locomotive, en se détachant, suffit, par là même, pour faire glisser à reculons les treize dernières

voitures. Aussi, au moment où la première partie du train montait vers Nesmy, la seconde redescendit vers Champ-Saint-Père avec une rapidité qui, en moins d'une minute, devint épouvantable. Tous les malheurs étaient à craindre pour un convoi filant ainsi à toute vitesse, sans direction, et abandonné seul sur la voie du chemin de fer : déraillement, rencontre des trains montants, rencontre de voyageurs ou de voitures traversant les passages à niveau...

Au bout de quelques instants, une certaine agitation se manifesta parmi les Pèlerins, sans que, fort heureusement, la plus grande partie d'entre eux se rendit bien compte du danger qu'on courait, car le danger était réellement effrayant. — Qu'y a-t-il ? demanda-t-on bientôt. — Rien, fut-il répondu. Chantez l'*Ave, maris stella* ! — et une voix puissante entonna ce cantique à la Vierge.

Le train filait toujours à toute vitesse. Encore quelques instants, qu'allait-il arriver ? Nous dépassions la gare !! La panique d'ailleurs n'allait-elle pas se mettre dans le train !... Heureusement, Marie veillait sur nous... Grâce à l'énergie d'un employé de la ligne, et surtout au courageux sang-froid de M. Armand de Lesguern, de Pencran, les freins purent être serrés, la vitesse diminua ; mais les voitures ne s'arrêtèrent que lorsqu'on fût sur le pallier de la gare.

Nous descendîmes aussitôt de voiture ; on chanta le *Magnificat* ; puis tous les hommes se mirent à la manœuvre pour remonter les wagons jusqu'à l'endroit désigné par M. le chef de gare.

Plus de six cents personnes ont ainsi échappé à une catastrophe qui pouvait être épouvantable ! Qui donc veillait sur eux ? Oh ! Marie était là : et, dans l'ex-voto qu'ils enverront à Lourdes, les Pèlerins témoigneront, comme il convient, leur reconnaissance à Celle qui les a si visiblement protégés.

Pour nous, bien que nous ayons passé par de mortelles angoisses, pas un moment, nous n'avons manqué d'une absolue confiance. La protection accordée par la Sainte-Vierge aux pèlerins de Niort, il y a sept ans, nous revint immédia-

tement à l'esprit : comme eux nous venions de Lourdes ! De plus, dans cette portion de train se trouvaient les malades que la Sainte-Vierge avait guéris la veille... Pouvait-il nous arriver malheur ? Non, Marie ne pouvait pas le permettre. Elle ne l'a pas permis !



Le Pèlerinage se trouvait, cette année, sous la direction de M. de Penfentenyo, Curé-Archiprêtre de la Cathédrale, et de M. Arhan, Curé de Plogastel-Saint-Germain. Ce dernier avait bien voulu prendre la place occupée, plusieurs années, par M. Pouliquen, Curé de Douarnenez. Nous ne saurions manquer d'offrir ici un pieux hommage de reconnaissance à la mémoire de ce prêtre vénérable, si dévoué à Notre-Dame de Lourdes. Il était, du reste, dévoué à toute bonne œuvre : la mort l'a saisi sur la brèche, au moment où il combattait les combats du Seigneur. Marie aura reçu avec joie son fidèle serviteur, et nous, nous garderons le souvenir de son zèle.

Il nous est inutile de parler du voyage. De Landerneau et de Quimper jusqu'à Lourdes, nous n'avons rencontré que des témoignages de sympathie, surtout dans cette bonne Vendée, avec laquelle nous demeurerons toujours intimement unis.

En arrivant à Lourdes, nous trouvâmes à la gare toute l'escouade des brancardiers de l'hôpital des Sept-Douleurs. Sous la direction de M. le Comte de Combette du Luc, ils s'emparèrent de nos malades, les installèrent sur des brancards ou dans des voitures, pour les conduire à l'hôpital.

L'institution des brancardiers, toute de dévouement, de la part d'hommes qui consacrent ainsi au soin des pauvres leurs peines et leur fortune, est de date récente à Lourdes. Déjà elle a produit les meilleurs résultats. Honneur à ces fiers champions de la charité chrétienne ! Qu'ils nous permettent de leur exprimer toute notre sympathie et notre reconnaissance. Les hommes de notre Pèlerinage, qui les ont aidés dans leur tâche, pendant quelques jours, resteront fiers d'avoir été mêlés à eux. A ces derniers aussi nous disons *merci*, pour leur bonne volonté. La Sainte-Vierge d'ailleurs s'est

chargé de les récompenser, car, nous avons entendu l'un d'eux dire cette parole pleine de foi : « Je ne donnerais pas, « pour beaucoup, le temps que j'ai passé à porter les mala- « des. Après tout, ce sont là les meilleurs moments de mon « pèlerinage ! »



Jamais le Pèlerinage de Quimper n'avait été aussi nombreux, — nous étions 1812 Pèlerins. — Jamais, non plus, nous n'avons rencontré à Lourdes autant de frères des autres diocèses. Nous avons trouvé là : les Pèlerins de Cambrai et de Lille, ceux d'Agen, de l'Anjou, de Marseille, de Toulouse. Le jour de notre départ, dix-huit trains étaient encore en gare. Aussi, la seule cérémonie commune que nous ayons pu avoir, a-t-elle eu un éclat inaccoutumé. Je parle de la procession aux flambeaux, qui se fit le mercredi soir. Jamais nous ne l'avons vue si belle ! Plus de *douze mille personnes* étaient réunies à la Grotte, tenant chacune un flambeau à la main. Le spectacle de cette mer de feu, ondulant devant la Grotte, était vraiment féérique. Au chant des cantiques, la procession monta par les lacets, descendit l'avenue de la Basilique, pour revenir sur l'esplanade de la Vierge couronnée. Le défilé dura près de deux heures. C'était vraiment magnifique ! Les Pères de la Grotte, habitués pourtant à de beaux spectacles, étaient eux-mêmes ravis.... « Jamais disait le lendemain, le révérend Père Supérieur, jamais je n'ai vu rien de si beau ! »

Et de fait, ces milliers de lumières, ces *Ave Maria*, répétés par douze mille voix, ces chants, ces cantiques, ces sublimes démonstrations d'amour pour la Sainte-Vierge, cet enthousiasme qui ravissait nos âmes : tout cela sur la terre, n'est-ce pas comme une vision du ciel ?

Notre intention n'est pas de nous arrêter longuement aux divers exercices du Pèlerinage. Les comptes-rendus des années précédentes les ont déjà suffisamment fait connaître.

Comme d'habitude, ces exercices commencèrent dès le mardi soir. Après que les Pèlerins eurent pu trouver à se loger, quand on eut pu installer convenablement les malades à

l'hôpital, la procession s'organisa sur la place de l'Église, et se mit en marche pour venir à la Grotte. Nous allions la retrouver cette Vierge de l'Immaculée-Conception ! lui parler de nouveau ! Et Elle... ! Elle allait encore nous bénir !



Plus que jamais nous avons ressenti, cette année, les maternelles bénédictions de Marie-Immaculée.

Nous ne dirons certainement pas les merveilleuses opérations du Saint-Esprit dans les âmes : les grâces de conversion, les consolations, les résolutions généreuses, les merveilles de sanctification qui ont été le fruit de notre Pèlerinage. Il nous faut rester dans une sphère inférieure, ne parler que des grâces qui ne sont, en dernière analyse, qu'un moyen choisi par Dieu et la Très-Sainte Vierge pour s'attacher les cœurs. Peut-être même ici, n'aurons-nous pas à enregistrer de ces faits de premier ordre où la miraculeuse puissance de Marie se manifeste avec un irrésistible éclat. — L'eau de la Grotte, qui a produit une fois des miracles de ce genre, peut en produire, et en produit encore. — Mais nous pouvons, sans sortir de la réserve qui nous est commandée, parler des faveurs que la Sainte-Vierge a bien voulu nous accorder.

La Vierge commença à nous bénir dès le premier jour et au premier exercice de notre Pèlerinage.

Parmi les Pèlerins de Plougastel-Daoulas se trouvait une jeune fille fortement éprouvée par la maladie depuis deux ans. Réduite, depuis cette époque, à rejeter à peu près toute la nourriture qu'elle prenait, elle avait de plus *une extinction de voix complète*. En vain elle consulta plusieurs fois le médecin, elle vint même passer quelques jours à Brest pour avoir des soins plus assidus, ce fut inutile ; la maladie persista. Depuis plus d'un an, voyant que les remèdes n'avaient produit aucun résultat, elle avait cessé de recourir aux lumières et aux secours de la médecine. Son désir était d'aller à Lourdes. Elle avait l'espoir que la Sainte-Vierge la guérirait.

La veille du Pèlerinage, elle eut, le soir, une crise assez violente. Le trajet fut pénible, et toute la nourriture qu'elle

essaya de prendre pendant la route, elle dut la rejeter aussitôt. Quant à sa voix, elle demeurait tellement éteinte, qu'on ne l'entendait point parler. Arrivée à Lourdes par le deuxième train, c'est-à-dire vers trois heures, la jeune fille se trouva extrêmement souffrante. Qu'importe ! son courage la soutenant, elle vint à la procession. En passant devant la Grotte, elle but deux verres de l'eau miraculeuse. Aussitôt, a-t-elle dit, elle se sentit tout l'intérieur glacé, et fut prise d'un tremblement convulsif. Elle continua néanmoins de suivre la procession. En montant la première rampe des lacets, on resta interdit autour d'elle, en l'entendant mêler sa voix aux chants de ses compagnes.

Cependant, le tremblement qu'elle avait éprouvé peu d'instant auparavant, était devenu de plus en plus sensible. Vers le milieu de la montée, elle fut prise d'une forte toux, et rejeta comme des matières huileuses. A partir de ce moment, *sa voix devint aussi claire qu'avant sa maladie*, et elle sentit du reste en elle tout le bien-être d'une personne bien portante. Après la cérémonie, l'enfant rencontra le pasteur de sa paroisse : « Voyez donc, Monsieur le Curé, s'écria-t-elle toute joyeuse, je parle maintenant ; Notre-Dame de Lourdes m'a guérie ! »

Un télégramme prévint ses parents de ce qui était arrivé ; mais les gens de son quartier, les parents eux-mêmes n'osaient trop croire à la bonne nouvelle. Quelques-uns même disaient, comme saint Thomas, qu'ils ne croiraient qu'après avoir vu. Maintenant ils ont pu voir ce qu'ils désiraient, car, depuis le Pèlerinage, cette personne se porte parfaitement bien, l'alimentation se fait d'une façon régulière, et la voix continue d'être forte et vibrante. Aussi tout le monde, dans ce quartier et même dans la paroisse, à part peut-être quelques esprits mal tournés, — il faut bien qu'il s'en rencontre partout, — reconnaît là la main de Dieu et une faveur spéciale de Notre-Dame de Lourdes. — Laissons aux esprits mal tournés le soin de leur donner le démenti ; pour nous, continuons à croire que la Sainte-Vierge commençait à nous bénir.

Les Pèlerins défilèrent devant la Grotte : puis nous montâmes à la Basilique. M. Arhan salua en notre nom *Marie Immaculée, reine du Ciel et mère de la miséricorde*, et Jésus nous bénit dans le sanctuaire de sa Mère.

Pour beaucoup d'entre nous, ce n'était pas la première fois qu'ils voyaient la Grotte de Massabielle et la Basilique de Lourdes. Mais, la dixième comme la première fois, l'impression est la même devant la Grotte et la Basilique. Si l'esprit et le cœur sont délicieusement saisis à la Grotte par la présence de la Sainte-Vierge, et par l'aspect de cette splendide nature ; l'émotion n'est pas moins vive en entrant dans cette Basilique, bâtie sur le roc par l'ordre de la Sainte-Vierge ; quand on se trouve en présence de toutes ces bannières, de ces ex-voto, magnifique hommage de la foi et de la reconnaissance du monde tout entier.

Le lendemain matin, dès six heures, nous étions à la Basilique pour la messe de communion. Sous l'habile direction de M. Kersimon, recteur de Saint-Méen, nos chants ont eu tout leur éclat accoutumé. Quelle prière ! quels chants que ces cantiques ! Avec quel entrain on les répète sans jamais se lasser !

Avant la grand'messe, qui devait se chanter à dix heures, la plupart des Pèlerins étaient encore revenus prier devant la Grotte. La Sainte-Vierge avait choisi ce moment pour manifester de nouveau sa puissance parmi nous.

Voici à quel sujet et dans quelles circonstances.



Marie-Anne Pouliquen est une jeune fille âgée aujourd'hui de trente ans. Depuis deux ans et demi, elle habite la paroisse de Landivisiau, où elle est venue se fixer avec sa mère et sa sœur ; elle habitait auparavant Plounéour-Ménez. Dénudée des biens de la fortune, elle n'a connu d'autre richesse que les sentiments de foi forts et puissants, qui se puisent, grâce à Dieu, dans toutes les classes de la société, aux foyers chrétiens de la Bretagne. Si elle n'a point reçu cette instruction, qu'on proclame aujourd'hui l'unique nécessaire, si ses parents, trop pauvres, n'ont pu la faire instruire dans les

sciences humaines ; elle eut du moins cette grande science de la religion, la seule indispensable si les autres sont utiles.

Munie de cette science et de son courage, l'enfant en savait assez pour accepter gaiement la position dans laquelle l'avait placée la divine Providence, et, de bonne heure, elle avait commencé, comme le font les jeunes enfants peu fortunés de Bretagne, à *gagner son pain*.

Sa santé se soutint jusqu'il y a neuf ans ; elle avait alors vingt-un ans environ. A ce moment, la jeune fille fut atteinte d'une fièvre typhoïde, qui mit ses jours en danger. Elle guérit cependant, et, au bout de quelques semaines, se trouva convalescente. Hélas ! le besoin pressait, et, l'enfant, presumant trop de ses forces, recommença trop tôt son travail. A force de courage, elle le continua pendant deux mois ; mais, au bout de ce temps, elle se trouva tout-à-fait anémiée et obligée de se remettre au lit. Dès lors, la faiblesse ne fit que s'accroître ; bientôt elle ressentit dans tous les membres des souffrances intolérables, et il se forma sur les bras et sur les jambes des plaies, qui eurent un écoulement abondant, d'abord constant, et ensuite périodique.

Des médecins furent consultés ; ils essayèrent en vain de remédier à cet état. La faiblesse et la maladie augmentèrent ; les jambes refusèrent absolument tout service à la jeune personne. Elles étaient complètement débilitées ; si on les soulevait, elles retombaient inertes et à peu près sans vie. Au moment de notre départ pour Lourdes, il y avait *neuf ans* que cette pauvre enfant n'avait pu marcher ni s'appuyer sur ses jambes. Inutile de dire que l'état général de sa santé était en même temps des plus déplorables. Non seulement elle ne marchait pas, mais encore c'était, de tout point, une santé délabrée. La jeune fille pourtant supportait, sans se plaindre, ses souffrances ; et jamais il ne lui vint dans la pensée de murmurer contre la Providence. Il ne semble même pas qu'il y ait eu chez elle beaucoup de ces moments de découragement profond ou d'accablantes tristesses, qu'on rencontre dans les infortunes persistantes, même chez les âmes les mieux

trempées. — Admirable et touchante disposition de la Providence ! N'avez-vous pas souvent remarqué ce je ne sais quoi de tranquille et presque d'insouciant dans l'infortune, chez les pauvres ? Pendant que le riche compte et recompte sans cesse les conséquences de la maladie qu'il subit, le pauvre souffre tranquillement... ! Et pourtant, ici, la santé c'est le pain de chaque jour... ; la maladie, c'est la gêne, la misère, avec un cortège effrayant de chagrins ou de difficultés, c'est aussi de la fatigue, un surcroît de travail, que sais-je ? mille sacrifices encore, imposés aux autres personnes de la famille ; ce qui n'empêche pas de montrer constamment au malade un dévouement d'autant plus beau qu'on semble n'en avoir pas conscience...



Toute résignée qu'elle était, la jeune fille, après avoir employé les moyens humains qui étaient en son pouvoir, ne laissait pas de demander à Dieu sa guérison. Elle implorait la grâce, c'est son expression, *de pouvoir gagner son pain* ; et, naturellement, ses prières allaient tout droit à la Sainte-Vierge. Sa prière favorite était le *Chapelet*.

Il y a cinq ans, au retour du premier Pèlerinage de notre diocèse à Notre-Dame de Lourdes, une personne entretint Marie-Anne Pouliquen des merveilles que la Sainte-Vierge opérait par l'eau miraculeuse. Ce fut assez pour lui donner une immense confiance en la Vierge de Lourdes. Elle commença dès lors à laver, avec de l'eau de la fontaine bénie, ses membres endoloris. Peu à peu, les plaies disparurent, ou plutôt diminuèrent ; de constant qu'il était auparavant, l'écoulement devint périodique, et les souffrances furent moins grandes ; mais la santé générale resta à peu près la même. Quant aux jambes, elles continuèrent à refuser absolument tout service.

Venue à Landivisiau, Marie-Anne Pouliquen fit la connaissance de quelques autres jeunes filles. Plusieurs, prenant pitié de son triste état, prenaient plaisir à venir passer près d'elle quelques instants, après les réunions d'Enfants de Marie qui

se tiennent ordinairement le dimanche. La Vierge avait sans doute ses vues. Elle voulait inspirer un acte de délicate charité qu'Elle se serait plu à bénir... En effet, quand on annonça, cette année, le Pèlerinage à Notre-Dame de Lourdes, une de ces âmes qui comprennent les délicatesses de la charité chrétienne, fit indirectement proposer à la malade d'aller présenter ses infirmités à la Sainte-Vierge. Celle-ci fut au bonheur : aller à Lourdes, c'était son plus grand désir, mais ce désir, elle n'osait point l'exprimer. Il y avait, semble-t-il, tant et de si grandes impossibilités à ce que ce vœu se réalisât jamais ! Toutefois, sa confiance devint sans bornes : elle déborda, pourrait-on dire, si bien que tous ceux qui l'approchèrent purent en être les témoins. — Et pourquoi ne rapporterions-nous pas ici ce que nous avons entendu ? — « Vous allez à Lourdes, disait, quelques jours avant le Pèlerinage, un homme à une personne qu'il rencontrait par hasard. — Oui. — Il y va aussi, de Landivisiau, une jeune fille malade, qui n'a pas marché depuis je ne sais combien de temps. *Pour celle-là, assurément elle reviendra guérie ; elle a trop de confiance !* » — Au surplus, nous-même, l'autre jour, interrogeant cette jeune fille sur la confiance qu'elle avait en Notre-Dame de Lourdes, nous reçûmes cette réponse : « Ah ! Monsieur, je me sentais sûre d'être guérie, ou d'obtenir la grâce de mourir à Lourdes. »

On porta donc la malade dans le train de Pèlerinage. C'était la première fois, depuis longtemps, qu'on la levait de son lit. Il fallut renoncer à lui mettre d'autres chaussures que des bas, qui se déchirèrent même dans la route, tant ses pieds et ses jambes s'enflèrent. Durant le trajet, sa sœur, qu'on avait eu l'attention d'envoyer avec elle, en prit soin ; et, arrivées à Lourdes, les deux jeunes filles furent logées, avec les autres malades pauvres, à l'hôpital des Sept-Douleurs.



Notre malade se trouva couchée près d'une autre infirme du diocèse de Cambrai. Celle-ci, âgée de trente-trois ans, était depuis trois ans prise de douleurs aiguës qui lui rai-

dissaient les membres ; le côté gauche surtout était à peu près paralysé. La maladie avait pris un caractère tel que, quelques jours avant le Pèlerinage, on avait cru devoir lui administrer le sacrement de l'Extrême-Onction. En route, elle eut encore des crises assez violentes pour qu'on craignît pour sa vie.

Ces deux malades, toutes deux extrêmement fatiguées du voyage, passèrent la soirée du mardi et la nuit suivante à se consoler mutuellement, ou plutôt à s'encourager à la confiance. Il était pourtant assez difficile de s'entendre : Marie-Anne Pouliquen sait à peine quelques mots de français. Mais qu'importe ! Est-ce que deux âmes qui souffrent les mêmes douleurs, qui ont la même confiance au cœur et nourrissent les mêmes espérances, peuvent demeurer longtemps en présence, sans qu'il s'établisse entre elles une profonde sympathie ?... Au bout de quelques instants, les deux jeunes filles étaient devenues deux amies, se promettant de prier l'une pour l'autre.

Le mercredi matin, vers neuf heures, elles se rendirent toutes deux à la Grotte, conduites par la voiture de l'hôpital. A ce moment, il y avait, comme toujours, une foule nombreuse priant à la Grotte et devant les piscines. Les *Ave Maria* se succédaient sans relâche, les supplications à la Sainte-Vierge montaient ferventes vers le Ciel ; et, çà et là, on entendait, ce qu'on entend constamment à Lourdes, des sanglots venant entre-couper la prière ; larmes d'un père ou d'une mère présentant à Marie leur enfant, que la science se déclare impuissante à guérir ; larmes d'un frère ou d'une sœur priant pour sa sœur ou pour son frère infirme ; larmes des malades eux-mêmes, que suffoque l'émotion, ou dont la reconnaissance déborde... ; larmes saintes et contagieuses aussi, qui attendrissent les âmes et font que tous s'unissent dans l'effusion des mêmes supplications. On dit qu'il est, de par le monde, des cœurs durs, insensibles. Que ceux-là aillent à Lourdes, avec la grâce de Dieu, leur cœur s'amollira !...

Pourtant, à cette heure, les piscines n'étaient pas (qu'on nous passe l'expression) officiellement occupées. Les deux

jeunes filles purent y entrer, et, aidées par les Dames charitables qui prennent soin des malades, elles furent plongées dans l'Eau miraculeuse. C'était, paraît-il, l'heure de la Très-Sainte Vierge. — Mais n'est-ce pas toujours, à Lourdes, l'heure de la Sainte-Vierge ! — Les deux malades demeurèrent dans la piscine pendant qu'on récitait *une dizaine de chapelet*, suivie du *Souvenez-vous*. Pendant ce temps, elles souffrirent toutes deux les plus cuisantes douleurs. — « Jamais de ma vie, nous disait la jeune fille de Landivisiau, je n'avais souffert autant. C'était comme si tous mes nerfs se brisaient. » Au bout de quelques minutes, elles sortaient toutes deux et, *toutes deux, marchant seules et sans appui*, se rendaient à la Grotte aux acclamations de la foule, qui, pleine d'enthousiasme et de reconnaissance, faisait éclater le chant de l'action de grâces : *Magnificat anima mea Dominum !* Marie est bien puissante... surtout elle est bien bonne !



Nous n'essaierons point de décrire l'empressement des Pèlerins auprès des deux jeunes filles : on devine assez ce qu'il en dû être. Mais quel moment, pour ceux qui en furent les témoins, que celui où ces deux privilégiées de la Sainte-Vierge se rencontrèrent et tombèrent en sanglotant dans les bras l'une de l'autre ! Quel moment surtout fut celui de la première entrevue de notre nouvelle guérie avec sa bienfaitrice ! Celle-ci avait essayé de dérober à tous sa générosité ; et, rendons lui cette justice, elle avait assez bien pris ses précautions pour réussir. Elle fut trahie par la reconnaissance. Elle n'était point là quand sa protégée fut guérie. Mais la première pensée de la malade, après un regard d'amour jeté sur la statue de Marie, fut pour elle. — « Où est une telle ? dit-elle en sanglotant ; oh ! cherchez-la-moi, bien vite ! » Elle ne put la voir cependant qu'une fois de retour à l'hôpital. On devine assez ce qui se passa alors : les assistants n'eurent qu'à mêler leurs larmes à celles des deux jeunes filles qui se tenaient étroitement embrassées. — De pareilles scènes s'indiquent, mais ne se décrivent pas.

La jeune personne de Cambrai, d'un tempérament plus vif et plus hardi, proclama aussitôt sa guérison avec une sorte de joie intempérante. Ne pas montrer cet empressement lui eût semblé *douter*, et faire injure à la Sainte-Vierge. Notre malade était plus timide. D'ailleurs, elle marchait, il est vrai, ce qu'elle n'avait point fait depuis neuf ans ; à n'en point douter, elle se sentait guérie ; cependant, elle éprouvait encore une très-grande lassitude et une extrême faiblesse. Elle put aller à la Grotte, puis venir assister à une messe, qui se disait spécialement pour les Pèlerins de sa paroisse, mais ce ne fut qu'à la fin de cette messe qu'elle sentit les forces lui revenir complètement et ses jambes s'assurer.

A partir de ce moment, elle se fortifia de plus en plus. Elle a suivi les autres exercices du Pèlerinage. Au retour, elle allait et venait comme chacun d'entre nous.



Nous ne ferons sur ce fait aucune autre réflexion. Il ne nous appartient en aucune façon de le qualifier. Qu'on nous permette de répéter seulement ce que nous avons dit les années précédentes pour des faits analogues. « S'il nous était échappé quelque expression qui ne fût point de notre droit, nous la retirons volontiers. Nous disons seulement ce que nous avons vu : *quod vidimus, testamur* ! Mais nous savons que la prière fervente, persévérante, que la foi font violence au Ciel, et obtiennent de Dieu, par l'entremise de la Sainte-Vierge, des grâces insignes et d'extraordinaires faveurs. »

Pour nous, nous savons que Marie a été glorifiée. La jeune fille guérie rencontrera peut-être sur son chemin, quelques-uns de ces hommes de haute science, qui rient de tout, excepté de leur propre sottise. Ils souriront de pitié en la voyant passer. Il s'en trouvera peut-être même qui, pris dans leurs propres filets, pourraient s'efforcer de faire rage contre ce qu'à voulu Marie. Contentons-nous de les plaindre. Leurs plaisanteries ou leur fureur n'y sauraient rien faire. Tous les Pèlerins ont vu, et toute une population chrétienne manifestait suffisamment ses sentiments, quand, saintement émue, elle

chantait, le lendemain du Pèlerinage, le *Magnificat* d'actions de grâces, à l'issue de la grand'messe, en même temps que celle que Marie avait choisie pour objet de ses faveurs.

Au sujet des premières apparitions de la Vierge à Bernadette, l'éminent auteur de *Notre-Dame de Lourdes* écrivait, en parlant d'une certaine catégorie d'individus : « La plupart « de ces messieurs ne croyaient point du reste à la possibilité « des apparitions surnaturelles, et ils ne pouvaient consentir « à voir là-dedans qu'une imposture ou une maladie. En tous « cas, plusieurs se sentaient opposés d'instinct à tout événement, quel qu'il fut, qui pouvait directement ou indirectement accroître l'influence de la Religion, contre laquelle ils « avaient soit des préventions sourdes, soit des haines avouées.

« C'est vraiment un fait digne de remarque de voir que le « surnaturel, toutes les fois qu'il se manifeste ici-bas, rencontre constamment, sous des noms et des aspects différents, les mêmes oppositions, les mêmes indifférences, les « mêmes fidélités ; avec des nuances diverses, Hérode, Caïphe, « Pilate, Joseph d'Arimathie, Pierre, Thomas, les saintes « femmes, les francs ennemis, les lâches, les faibles, les dévoués, les sceptiques, les timides, les héros appartenant « à tous les temps. » — Nous rappelons ces lignes à tous ceux qu'elles pourraient regarder, et nous nous contentons de répéter encore : Marie est bien puissante, mais surtout qu'elle est bonne !



Au retour du Pèlerinage, nous avons voulu nous entretenir avec cette jeune fille. Nous nous sommes trouvé en présence d'une âme simple et naïve, bien que ne manquant pas d'à-propos dans ses réponses. En veut-on un exemple ? « — Ah ! Monsieur, disait-elle, quel bonheur j'ai eu que la Sainte-Vierge sache le breton ! Que j'eusse été attrapée s'il avait fallu la prier en français ! »

Mais en la voyant guérie, nous nous disions aussi : Pourquoi celle-ci, plutôt que les autres ? Quelle prière plus touchante ou plus vive a été versée pour elle devant Dieu ?

Quelle œuvre de sa part a pu attirer les regards miséricordieux d'En-Haut ? Ou quel but enfin s'est proposé Marie en la guérissant ? — Bien que nous nous sachions en présence du mystère de la Grâce, dont les secrets sont de Dieu ; bien que nous n'ignorions point que ce *je ne sais* qu'on se voit obligé de répondre souvent au *pourquoi* posé devant le fait surnaturel fasse partie de l'acte de foi du chrétien, nous nous demandions s'il n'y avait point quelques raisons particulières, qui expliqueraient les faveurs de Marie.

Malgré les formes merveilleusement variées qu'affecte l'action surnaturelle, la Grâce n'a-t-elle point, le plus souvent, des développements normaux et réguliers, dont les vicissitudes ou la logique, échappant aux investigations trop orgueilleuses des humaines philosophies, peuvent être saisies par l'œil plus clairvoyant et plus humble de la foi ?

Ici, nous n'avons pas eu de peine à démêler la raison des faveurs de Marie.

En causant avec cette jeune fille, sous la préoccupation que nous venons de dire, nous lui demandâmes : « — Mais, mon enfant, qu'avez-vous fait pour obtenir de la Sainte-Vierge la grâce que vous avez obtenue ? — Rien, nous dit-elle, si la Sainte-Vierge m'a guérie, c'est bien par pure bonté ! — Bien, mais, encore... en dehors du Pèlerinage, n'y avait-il pas quelqu'un qui priait pour vous ? — *Oh ! oui*, dit-elle, *les petits enfants ; ils m'avaient dit que je serais guérie !* — Quels enfants, reprîmes-nous ? — Ah ! ceux auxquels j'apprenais le catéchisme ! » — Et bientôt, nous apprîmes que cette jeune fille, pauvre et souffrante, réunissait autour de son lit de petits enfants pauvres, dont personne ne pouvait s'occuper, et là leur apprenait le catéchisme et à dire le chapelet. Les petits enfants répétaient après elle les mots de la doctrine chrétienne, puis cet exercice était interrompu par la récitation du chapelet, dont chacun des enfants disait les dizaines à son tour. C'étaient ces petits enfants qui s'étaient portés garants pour la Sainte-Vierge, et c'étaient eux qui avaient continué, pendant le temps du Pèlerinage, à réciter

pour la jeune fille le chapelet qu'elle leur avait appris à dire.

Ainsi, en présence des malheurs qui menacent nos jeunes générations, nous étions allés à Lourdes prier pour nos enfants, demander la conservation de leur foi et le maintien de leur instruction chrétienne : c'était là, pour ainsi dire, le caractère officiel de notre Pèlerinage. Et voilà que Marie choisit parmi nous une humble fille de la campagne pour la guérir de ses infirmités ; et, celle-là, c'est celle qui faisait le catéchisme aux petits enfants pauvres, et pour laquelle de petits pauvres priaient !

Ces faits se passent de commentaires. Nos Pèlerins, nos chrétiennes familles de Basse-Bretagne sauront en tirer la conclusion convenable. Ils comprendront qu'à tout prix ils doivent s'opposer à l'enseignement athée ; la lutte et les sacrifices, sur ce point, ne sauraient leur coûter. Ils ont vu ce que Marie bénit. Avec un soin plus jaloux que jamais, les parents veilleront sur l'âme et la foi de leurs enfants. Ils ne permettront point, dussent-ils pour cela subir la persécution, qu'un souffle pernicieux vienne flétrir ces jeunes cœurs. Mettant leur courage et leur dévouement à la hauteur de tristes circonstances, ils sauront, dans la famille, suppléer à ce que peut-être leur refusera l'école. Chacun portera sa pierre à l'édifice. L'instruction chrétienne restera le solide contrefort de nos sentiments religieux, afin que la Foi, cet antique honneur de notre race bretonne, ne défaille point parmi nous, et que Marie, dont nous avons pu admirer la puissance, demeure toujours la reine de nos foyers bretons.



Ce fut sous l'impression de ces faveurs de la Sainte-Vierge, que les exercices du Pèlerinage se continuèrent pendant la journée du mercredi. On conçoit assez les sentiments qui étaient dans les âmes et l'élan que nos Bretons mettaient dans leurs chants, quand ils répétaient, en s'adressant à Marie :

Dans chaque chaumière
Au foyer breton
A toute prière
Se mêle ton nom.

Bretons dès l'enfance
Jusqu'aux derniers jours,
Ce cri d'espérance
Disons-le toujours :
*Laudate, laudate,
Laudate Mariam !*

Nos Pèlerins assistèrent à la grand' messe, chantée dans la Basilique par M. Robic, curé de Daoulas ; ils entendirent M. l'abbé Marzin, recteur de Saint-Thois, dire, en langue bretonne, les titres de Marie aux hommages des Chrétiens. Le soir, après les Vêpres, présidées par M. Sibiril, recteur de Berrien, M. l'abbé Quéré, aumônier du Refuge de Brest, donna satisfaction à la partie française de l'auditoire en exposant les traditions nationales qui rattachent la France au culte de la Sainte-Vierge : puis la Sainte-Vierge nous ayant accordé deux heures de beau temps, nous pûmes nous rendre en procession à la Grotte, en passant par le Calvaire breton.

Qu'ils étaient beaux encore cette fois nos 1,800 Bretons, suivant l'étendard de la Croix, et les bannières de la Vierge ! La procession était présidée par M. le Curé de Ploudiry. Plusieurs paroisses et quelques congrégations avaient tenu à honneur de porter de nouveau à Lourdes leurs croix et leurs bannières. Les belles croix de Saint-Corentin et de Landivisiau, les bannières des enfants de Marie de Recouvrance, celles de Guipavas, de Landivisiau, de Pont-Croix, étaient portées de distance en distance dans les rangs de la procession. — On croit parmi nous, — et il nous semble que, ce n'est point à tort, — que c'est un honneur et une sauvegarde pour une paroisse de posséder une croix ou une bannière que la Sainte-Vierge aura bénie à Lourdes et dont elle aura là agréé l'hommage. — On put remarquer aussi à cette procession, une magnifique couronne de fleurs blanches portée sur un brancard élégamment décoré ; pieux et touchant hommage que les enfants de Marie de Brest voulaient déposer aux pieds de la Sainte-Vierge. Mais laissons de côté ces détails, aussi bien que l'aspect pittoresque que présentait la variété des costumes, et les types si divers des différentes parties du diocèse de

Quimper. Cela pouvait intéresser d'autres : pour nous, nous n'avons vu que l'attitude recueillie de nos Bretons, nous n'avons entendu que les accents de leur foi, nous n'avons songé qu'aux joies dont s'inondaient les âmes.

Beau et grand spectacle, bien capable d'élever et d'attendrir une âme chrétienne que de voir ces dix-huit cents Bretons, défilant autour de la Croix, qui s'élève au centre du rond point, au-delà de la grande place ! Bientôt les voilà rangés autour de la Croix, comme des soldats autour de leur drapeau. Soudain les cantiques cessent..., un profond silence règne dans cette religieuse assemblée, puis, comme un seul homme la foule tombe à genoux, un cri s'échappe de toutes les poitrines : *O Crux ave, spes unica. — Parce Domine, parce populo tuo !*

Beau et grand spectacle encore de les voir ensuite venir se masser devant la Grotte pour répéter toujours :

Rouanez Arvor, oll ho saludomp !
O Guerchez dinam, ennoc'h e credomp !

Reine de l'Arvor, nous te saluons !
Vierge Immaculée, en toi nous croyons !

Il n'y a pas dans tout cela le bruit des fêtes profanes : mais ces fêtes chrétiennes et ces scènes si grandioses ne sont-elles pas celles qui émeuvent délicieusement les âmes, et laissent en nous un impérissable souvenir ?

Cette année, comme les années précédentes, on ne pouvait arracher les Pèlerins de la Grotte. On est si bien là, sous l'œil de la Sainte-Vierge ! Il fait si bon de coller ses lèvres sur le rocher où elle a posé le pied !

Ce fut à peine si nos Pèlerins se donnèrent le temps de prendre leur repas. Dès 7 heures, tous étaient à la Grotte pour la procession aux flambeaux, dont nous avons parlé.



Le lendemain à 6 heures du matin, les cloches nous appelèrent à la messe de communion. La réunion eut lieu à la Grotte, malgré la pluie qui se mit à tomber à torrents, et

qui devait continuer ainsi toute la journée. Mais la pluie n'empêcha point le Saint-Sacrifice de se célébrer trois fois dans la Grotte bénie. M. Levicomte de la Houssaye dit la messe de la règle ; M. Salaün, Chanoine titulaire, et M. Péron, Recteur de Gouesnou, dirent les messes d'action de grâces. Pendant ce temps le Pain des Anges était distribué à nos fidèles Bretons.

A neuf heures, tous étaient aux piscines, et la prière commença pour nos pauvres malades. Nous n'avons plus à faire le tableau de cette scène attendrissante. Elle a été cette année ce qu'elle fût les années précédentes.

Encore cette prière pleine d'humilité, d'enthousiasme, de sainte folie ; cette foule humiliée devant Dieu, ces accents émus d'une foi profonde en la Sainte-Vierge ! Encore ces prêtres disant le chapelet aux piscines, et trouvant dans leur cœur d'apôtres les vives exhortations qui enlevaient la foule !... Encore cette prière triomphante, ces cris, où se démêlent de l'espérance et comme un certain désespoir, et auxquels Dieu et Marie ne résistent pas ! Encore ces mêmes infirmités présentées à Marie, et aussi, ces mêmes rayons d'espérance, ces mêmes consolations, même pour les malades qui n'ont point été guéris !

Après cette cérémonie, nous avons voulu faire aussitôt une visite à l'hôpital. Nous trouvâmes nos malades, pour le plus grand nombre, ayant conservé leurs infirmités. Mais nous n'en trouvâmes pas un qui n'eût repris courage, pas un qui ne marquât, d'une manière ou d'une autre, les consolations qu'il éprouvait, le bonheur qu'il avait ressenti. Ah ! que nous eussions voulu pouvoir faire Pénétrer, avec nous, tous nos Pèlerins dans cet asile de la souffrance ! Combien ils eussent été heureux eux-mêmes, en voyant la joie et l'espérance rayonner sur les visages de tous ces malheureux ! — *« Ah ! Monsieur, que je suis mieux ! — J'ai confiance ! — Je me sens consolé ! — J'éprouve je ne sais quelle force ! »* Voilà ce que nous entendions de toute part. Et nous, des larmes d'attendrissement dans les yeux, nous nous disions que

bien des afflictions d'un autre genre, et sans aucun doute plus douloureuses que les infirmités corporelles, avaient reçu aussi leurs consolations. Nous bénissions Marie de cette force qu'elle avait répandue sur les âmes plus encore que des guérisons extraordinaires qu'elle avait accordées.

Plusieurs malades avaient constaté, en sortant de la piscine, une amélioration sensible dans leur état. Nous ne pouvons ici entrer dans ces détails. La prudence chrétienne nous commande d'ailleurs, on le conçoit, une très-grande réserve. Nous ne voudrions nous en départir en aucune façon. Signalons cependant le fait suivant.

Marie Trébaol, de Plouvien, aujourd'hui âgée de vingt-six ans, commença, il y a cinq ans, à souffrir d'une déviation de la colonne vertébrale. Le médecin qu'elle alla trouver lui appliqua dix fois le fer rouge, et finit par la congédier en lui déclarant qu'elle serait toujours incapable de gagner son pain. Bien qu'elle n'ait gardé le lit que pendant un an, elle eut depuis ce moment de grandes souffrances dans tous les membres, particulièrement dans la région des reins. Non seulement elle était bossue, mais elle devint tout-à-fait infirme. Complètement pliée en deux, elle ne pouvait marcher qu'à l'aide d'un bâton ; et encore, sa marche, tout-à-fait pénible, ne pouvait durer plus de quelques minutes, incapable qu'elle était de supporter la moindre fatigue. Pauvre, et ne pouvant travailler, elle dût vivre d'aumônes.

A l'annonce du Pèlerinage, cette année, les personnes chrétiennes de Plouvien, spécialement celles qui devaient prendre part au Pèlerinage, résolurent d'envoyer à Lourdes une personne pauvre et infirme.

Marie Trébaol vint aussitôt solliciter la faveur de faire partie du voyage. Mais deux autres personnes étaient venues, en même temps qu'elle, demander la même grâce. On ne put donc l'assurer que sa demande serait exaucée, on dut se contenter de lui en donner l'espérance. Elle vécut toute anxieuse pendant quelques jours, songeant sans cesse à Lourdes, ne dormant pas, tant elle était inquiète sur le succès de sa démarche.

Des trois postulantes pour le billet de Pèlerinage, Marie Trébaol était la plus infirme, et, par là même celle sur qui les sympathies se seraient plus facilement portées. Pourtant, on craignait d'exciter de petites jalousies. Le huit septembre, à l'issue des vêpres, les futurs Pèlerins de Lourdes furent réunis et on leur demanda de choisir entre les trois infirmes. Comme ils refusaient de se prononcer, on tira au sort et le sort désigna Marie Trébaol.

La jeune fille ne se posséda pas de joie, et vint remercier, avec une effusion naïve, la personne qui avait tiré pour elle *le bon billet*.

Elle vint à Lourdes. Le jeudi, pour entrer dans la piscine, elle dut attendre longtemps son tour. Elle y entra, à peu près la dernière, vers onze heures du matin. En sortant du bain miraculeux, elle sentit la force revenir dans ses membres ; elle put se redresser, et venir déposer à la Grotte, entre les mains du Directeur du Pèlerinage, le bâton sur lequel elle s'appuyait naguère. Depuis ce moment, ses souffrances ont complètement disparu : la courbature des reins n'existe plus. Si la déviation de la colonne vertébrale n'a pas disparu, la jeune fille se tient droit. De plus, elle marche sans fatigue. La semaine dernière, elle faisait deux lieues à pied..... Nous ne saurions donner le démenti à cette femme, ni aux Chrétiens de sa paroisse, qui prétendent qu'il y a eu là une grande grâce de la part de la Sainte-Vierge.



Le jeudi, après-midi, nous dûmes renoncer à faire la procession dans la montagne. Mais nous nous retirâmes dans la spacieuse chapelle qui est au-dessus de l'Abri des Pèlerins. Après un discours de M. l'abbé Floc'h, recteur de Plonéour-Lanvern, sur les douleurs de Marie au pied de la Croix, nous chantâmes les vêpres de la Sainte-Vierge ; M. Péron fit une courte allocution française, puis nous reçûmes la bénédiction du Très-Saint Sacrement. A l'issue de cette cérémonie M. Arhan put nous annoncer une bonne nouvelle : le Souverain Pontife daignait envoyer sa bénédiction aux Pèlerins du

diocèse de Quimper, réunis aux pieds de Notre-Dame de Lourdes.

Pendant ce temps, une scène touchante, du genre de celle que nous avons vue le matin, se passait à la Grotte. Les Pèlerins de Cambrai conduisaient leurs malades aux piscines. Beaucoup des nôtres se joignirent à eux, en sortant de la chapelle de l'Abri. Le vénérable Archevêque de Cambrai avait voulu lui-même présider à cette cérémonie. Pendant quatre heures durant, il resta sous une pluie torrentielle récitant le chapelet et exhortant ses ouailles à la prière. La Sainte-Vierge a béni cette constance. Il n'était question, de tous côtés à Lourdes, que des guérisons obtenues par les Pèlerins de Cambrai. Notre récit nous a conduit à en mentionner déjà une. Il en est une encore, entr'autres, dont beaucoup de nos Bretons ont été les témoins. Elle s'opéra dans cette soirée de jeudi. Un homme infirme, dont la jambe, d'ailleurs couverte de plaies, était enserrée dans un appareil, fut guéri dans le bain miraculeux. Qu'il fut touchant de voir Sa Grandeur venir elle-même au-devant de ce malheureux qui sortait de la piscine ! Monseigneur prit cet homme entre ses bras, l'embrassa avec effusion, et le conduisit, lui-même, jusqu'aux pieds de la statue de Marie. Ah ! que nous voudrions redire tout ce qui s'est passé à Lourdes pendant les jours bénis que nous y avons séjourné !.... Mais nous devons nous borner.

Le soir, après le souper, la procession aux flambeaux fut encore impossible, mais bon nombre de Pèlerins s'en dédommagèrent, en se retirant dans la Basilique, où bientôt retentirent des cantiques, et où M. l'abbé Rossi, en quelques chaleureuses paroles, rappela les grâces reçues en cette journée.



Le vendredi matin, la messe de communion nous réunit de nouveau à la Grotte. Elle fut célébrée par M. Arhan, curé de Plogastel-Saint-Germain, et directeur spirituel du Pèlerinage. M. l'abbé Peyron, chanoine honoraire et secrétaire général de l'Évêché, dit la messe d'action de grâces. Les adieux à la Sainte-Vierge furent faits, en langue bretonne, par

M. Pellé, recteur de Guilligomarc'h ; puis, M. Arhan monta en chaire. Il fit à la Sainte-Vierge les recommandations qui avaient été demandées. Les Pèlerins s'unirent de nouveau dans une même prière, demandant les uns pour les autres les grâces que chacun sollicitait. On recommanda à Marie notre beau diocèse ; on lui demanda de conserver, d'augmenter encore la foi parmi nous ; on la supplia d'écarter loin de nous les dangers et les loups ravisseurs ; puis, nous priâmes encore pour les enfants, qui ont été à Lourdes notre constante préoccupation ; pour l'instruction chrétienne ; on demanda à Marie de soutenir ceux qui sont chargés du ministère des âmes, de bénir notre Évêque, et nous reçûmes une dernière fois, à la Grotte même, la bénédiction du Très-Saint Sacrement.

Nous étions bien émus. C'était déjà le moment du départ ; mais avant de quitter ces lieux, d'où l'on ne s'arrache qu'avec l'espoir d'y revenir, nous devions encore entendre quelques bonnes et encourageantes paroles. L'un des Pères de la Grotte vint dire adieu aux Bas-Bretons. Ce dernier jour de notre Pèlerinage, le soleil s'était levé radieux ; la Sainte-Vierge nous souriait au moment du départ. Le matin, en rencontrant le bon Père, nous lui dîmes en riant : Ah ! mon Père, il semble que la Sainte-Vierge ait voulu s'amuser un peu ! Quel mauvais temps ces jours derniers ! Maintenant, nous partons.... et voici le beau temps !... Le bon religieux s'empara de cette parole : « Non, Bretons, nous dit-il, la Sainte-Vierge, en vous contrariant par le mauvais temps, n'a pas voulu s'amuser à vos dépens. Elle voulait vous donner l'occasion d'un plus grand sacrifice, afin de vous récompenser par de plus grandes faveurs. Elle voulait vous fournir le moyen de montrer ici ces exemples de foi que vous avez donnés. Elle savait à qui elle avait affaire. » Puis, le Missionnaire prit thème de cette pensée pour faire l'éloge de la foi des Bretons, et les exhorter à y être fidèles. « Et pour être bien fidèles, a-t-il dit, ah ! revenez fortifier, aux pieds de Notre-Dame de Lourdes, vos sentiments chrétiens. Bretons, qui nous quittez, nous ne vous disons point adieu, nous disons au revoir ! »

C'était le désir qui était dans toutes les âmes. Nous ne ferons au discours du bon Père qu'un seul reproche. Les éloges ont été trop pompeux. Mais nous avons su démêler le conseil. Après la communion, là, sous l'œil de Marie, d'une voix unanime nous avons chanté le *Credo* : oui, nous serons forts dans la foi et l'amour de Marie !

Enfin, nos Bretons défilèrent une dernière fois dans la Grotte ; puis il fallut partir... Le premier train quitta Lourdes à dix heures, le second à midi.



Le lendemain à la gare de Luçon, Monseigneur Catteau vint bénir les deux trains du Pèlerinage. A l'aller, M. l'abbé Giraud, secrétaire général, était venu nous porter les souhaits de Monseigneur. Cette fois, avant cinq heures du matin, Sa Grandeur, accompagnée de M. Giraud, nous attendait à la gare. Dans sa paternelle bonté, Monseigneur Catteau avait voulu se souvenir de l'union qui s'était contractée à Lourdes entre Vendéens et Bretons. Il les avait vus, l'an dernier, réunis à ses pieds et il les avait enveloppés dans de communes bénédictions. C'était sous ses auspices que les Vendéens avaient offert à nos compatriotes cette touchante et si délicate hospitalité, dont le souvenir restera impérissable parmi nous. Ceux qui ne connaissaient point l'Évêque de Luçon se sont rendu facilement compte de l'enthousiasme que sa condescendance et sa bonté avaient inspiré aux Pèlerins bretons de l'année dernière. Monseigneur parcourut tous les groupes, adressant partout un mot de bienveillance, puis il nous bénit, au milieu des cris mille fois répétés de : *Vive les Vendéens ! Vive l'Évêque de Luçon !*

Merci, Monseigneur de vos bénédictions ! Si vous daignez vous souvenir des Pèlerins de Bretagne, les Pèlerins de Bretagne ne sauraient vous oublier. Vos Vendéens ont dit à nos Bretons :

En langue armoricaine
Chantez vos airs les plus doux,
En langue vendéenne,
Nous chanterons avec vous.

A la deuxième aurore,
Vous verrez dans son séjour,
L'autre Mère qu'implore
La Bretagne chaque jour.

A la mère de sa Reine,
Recommandez à genoux,
La famille Vendéenne
Dont le cœur part avec nous.

Nous serons fidèles, Monseigneur, à la recommandation ;
comme nous serons fiers et heureux d'être aidés des prières
et du cœur des Vendéens ! Vendée et Bretagne sont sœurs.
Plus d'une fois, dans l'histoire, elles ont eu de communes
destinées, et elles se sont trouvées unies, toujours pour de
saintes causes. Ce sont encore vos Vendéens qui nous l'ont
rappelé :

Le même Océan sur nos plages
Sans cesse balance ses eaux ;
La même histoire dans ses pages
Dit les exploits de nos héros.

En vain nous sépare la Loire !
Les flots ont réuni nos morts ;
Le malheur, non plus que la gloire,
N'a point distingué ses deux bords.

La grâce est promise en partage
A la sainte union des cœurs ;
Le Ciel, dans ce Pèlerinage,
Bénira les provinces sœurs.

Ces beaux chants, Monseigneur, resteront populaires par-
mi nous. Comme un témoignage de notre gratitude, nous
aimerons à redire :

Joignons nos mains ! Quoiqu'il arrive,
Gardons tous nos communs serments !
Que Dieu, sur l'une et l'autre rive,
Trouve partout des cœurs vaillants !

O Marie, ô notre espérance,
Vendéens et Bretons, dignes des anciens jours,
Nous le promettons tous : pour l'Eglise et la France
Nous combattons toujours, toujours !



Nous n'avons pas à revenir sur les incidents qui ont mar-
qué le retour. Il n'est pas utile non plus que nous fassions
de longues réflexions sur les caractères généraux du Pèleri-
nage. Nous les avons suffisamment expliqués en d'autres
circonstances :

La manifestation chrétienne, l'acte de foi public opposé à
l'impiété chaque jour plus insolente ; — La croyance à l'or-
dre surnaturel affirmé ; disons mieux, cet ordre surnaturel
lui-même rendu, pour ainsi dire, sensible par des miracles
nouveaux, tout comme aux premiers temps de l'Eglise ; —
Le culte de la Vierge Marie, affirmé de plus en plus, dans
son plus auguste privilège, reconnu comme le rempart de la
Chrétienté en péril ; — Le nom de Marie, les merveilles qu'il
opère mettant en mouvement tout l'univers chrétien, comme
aux plus beaux âges de la Foi catholique ; — L'union pro-
fonde et inaltérable des Chrétiens de tout le monde entier se
montrant au grand jour dans cette affluence de peuples,
venus de tous pays et par centaines de mille, se tendant la
main sans peur et sans défiance ; — Les suprêmes espéran-
ces de la Foi catholique se retrempant, devenant plus fortes
que les douleurs de l'heure présente, et mettant dans les
cœurs chrétiens les mots de l'apôtre saint Paul : « *Nolite fieri
tristes sicut ceteri qui spem non habent : ne soyez point
tristes comme ceux qui n'ont point d'espérance....* » ;

En même temps, le cœur, le vrai cœur de la France,
montrant qu'il lui reste bien assez de sève et de vitalité chré-
tiennes pour qu'elle se trouve encore, un jour, régénérée ; —
Les admirables fruits de la Charité chrétienne, apparaissant
dans cette union de toutes les classes de la société, dans cet
empressement surtout à oublier toutes les délicatesses, aux-
quelles habituent le rang et la fortune, pour se faire le servi-
teur empressé et constamment patient des malades, qui, en
dehors de la pensée chrétienne, ne sont que des étrangers, des
inconnus ; — Les actes d'humiliation, de pénitence et d'expi-
ation opposés à la révolte et à l'orgueil ; — Puis, la prière, non
plus seulement cette effusion d'une âme particulière devant

Dieu, mais la prière publique, avec tous ses caractères et toutes ses phases les plus touchantes et les plus sublimes, la prière du juste qui s'humilie, du pécheur qui se repent, la prière triomphante, enfin, forçant le Ciel à des miracles...;

Avec cela, des malades guéris en sortant de la piscine miraculeuse et demeurant, au milieu de tous, les témoins de la Sainte-Vierge ; — Les cœurs enfin, les cœurs se fortifiant dans la foi ; les Chrétiens sentant qu'ils doivent être les hommes du dévouement et du sacrifice, emportant pour la lutte une ardeur généreuse ; — Les spectacles les plus grandioses que puisse donner le culte catholique venant élever les âmes dans de sereines régions ; — Marie disant aux âmes chrétiennes les secrets de son amour ; l'amour de la divine Vierge grandissant dans les cœurs ; — Un rayon du ciel venant réchauffer les âmes chrétiennes, un coin du paradis s'ouvrant devant elles ; — Un parfum de sainteté, enfin, se répandant dans le diocèse, sur les paroisses, les associations, les familles qui ont eu des représentants à cette grande manifestation chrétienne : Tel fut les années précédentes, tel a été encore cette année le Pèlerinage à Notre-Dame de Lourdes.

